

*Après le Black Power,  
la libération des femmes  
et  
Comment j'ai commencé  
à écrire*

---

Retrouvez l'ensemble des parutions des Éditions du Portrait sur :  
**[www.leseditionsduportrait.fr](http://www.leseditionsduportrait.fr)**

Ouvrage publié sous la direction de Rachèle Bevilacqua

Édition originale

*After Black Power, Women's Liberation* © Gloria Steinem 1969. First published  
in New York Magazine April 7, 1969.

*How I Became A Writer* © Gloria Steinem 1965. First published  
in Glamour, October 1965.

Copyright © 2022 Les Éditions du Portrait  
pour la traduction française

ISBN 978-237-120-03-95

---

GLORIA STEINEM

---

---

APRÈS LE BLACK POWER,  
LA LIBÉRATION DES FEMMES

et

COMMENT J'AI COMMENCÉ  
À ÉCRIRE

Traduit de l'américain par Marguerite Capelle

---

---



# APRÈS LE BLACK POWER, LA LIBÉRATION DES FEMMES<sup>1</sup>

À UNE CERTAINE ÉPOQUE – disons, il y a dix ou même cinq ans –, une *femme libérée* était quelqu'un qui couchait avant le mariage, et qui travaillait après. À la même époque, les *zones libérées* étaient toutes les contrées étrangères qui avaient la chance d'accueillir l'armée américaine. Ces deux concepts paraissent désormais obsolètes, et ce pour la même raison : la *libération*, ce

---

<sup>1</sup> L'article a été écrit en avril 1969

n'est plus l'accès aux bonnes vieilles valeurs de l'Amérique des tartes aux pommes de Maman (même si on laisse Maman travailler dans un bureau et voter une fois de temps en temps). C'est s'en affranchir.

Exemples :

Des filles de Barnard s'installent paisiblement et sans une once de lascivité dans les dortoirs des hommes de Columbia : un bivouac étudiant, pour protester contre l'absence de « communautés de raison » – des résidences mixtes, comme celles qui fleurissent déjà dans d'autres universités.

Des épouses et des mères défilent autour de la prison de Hudson Street réservée aux

hommes qui ne payent pas leur pension alimentaire, avec des affiches proclamant qu'elles *ne veulent pas* de pension alimentaire.

Treize membres de WITCH (la Women's International Terrorist Conspiracy From Hell rend hommage aux sorcières – « witch » en anglais – et aux bohémiennes, premières combattantes de la résistance féministe) organisent un sabbat pour manifester contre un bastion de la suprématie de l'homme blanc : Wall Street. Le lendemain, le marché perd cinq points.

D'autres sorcières et quelques mariées voilées de noir envahissent le Salon du Mariage à Madison Square Garden. Elles

portent des pancartes (« Confront the whore-makers » ; « Here comes the bribe »<sup>2</sup>), elles chantent, crient, lâchent des souris blanches parmi les futures mariées en goguette, et fichent globalement une sacrée trouille aux exposants venus vanter les joies conformistes des robes de mariée, des appareils électroménagers, des voyages de noce tout frais compris et des piscines en

---

2 Le slogan « Confront the whore-makers » (littéralement : attaquez les faiseurs de putains) s'inspire d'un mot d'ordre bien connu des manifestations contre la guerre au Vietnam (« Confront the warmakers », les faiseurs de guerre). Le slogan « Here comes the bribe » joue sur la proximité entre le mot « bride », la mariée (avec l'expression consacrée : Voici venir la mariée) et le mot « bribe » (l'appât, ou encore le pot-de-vin). N.D.T.

forme de cœur.

À l'issue de la grève de Columbia, l'école de la libération mise en place par les étudiants propose un cours sur les femmes comme classe opprimée. On y aborde notamment la similarité des mythes sur les femmes et les Noirs (les deux auraient le cerveau plus petit que celui des hommes blancs, une nature enfantine, une « bonté » naturelle, une rationalité limitée, un rôle auxiliaire auprès de ces hommes blancs, etc.), ou le système de la famille paternaliste comme prototype de la société capitaliste (cf. Marx et Engels). On y conclut qu'il est impossible de restructurer la société sans restructurer d'abord les rapports

entre les sexes. Les hommes sont tenus à l'écart de ce séminaire, mais il attire plus de monde et dure plus longtemps que n'importe quel autre cours de l'école.

Au sein du mouvement de libération des femmes, le groupe d'action Redstockings<sup>3</sup> parraine une pièce en un acte sur l'avortement, créée par le New Feminist Theater (qui dénonce les nombreuses pièces anti-femmes et les difficultés auxquelles sont confrontées les autrices de théâtre, metteuses en scènes

---

<sup>3</sup> Les *Redstockings*, groupe féministe radical fondé en janvier 1969, puisent les origines de leur nom dans l'expression péjorative « bas bleu », pour désigner une femme intelligente (le rouge étant de surcroît associé à la gauche révolutionnaire). N.D.T.

et productrices). La pièce est assortie de deux heures de témoignages personnels détaillés – en public – de filles qui ont avorté et racontent *les choses telles qu'elles sont* en n'épargnant ni humour, ni sadisme. Aucune ne souhaite réformer les lois sur l'avortement : elles veulent les abroger. Complètement.

Alors, que veulent-elles, les femmes ? Les événements que je viens de lister n'ont absolument rien à voir avec ces dames de Manhattan dont la vie tourne autour du grand magasin Bloomingdale's, le genre « ne me demandez pas ce dont je suis capable mais ce que mon mari peut faire pour moi », que les sociologues qualifient de libérées. Les

matriarches assignées à domicile du Queens ou du Bronx non plus ne trouvent pas grande satisfaction à lire les récits de ces frasques féministes. Au contraire, toutes ces actions les aliènent par : a) leur radicalité b) leur jeunesse.

Les femmes qui sont à l'origine de ces initiatives, ou influencées par elles, sont la plupart du temps des jeunes filles blanches, sérieuses et dotées d'une solide éducation : les mêmes qui ont travaillé dur au sein de ce que l'on regroupe sous l'appellation vague de Mouvement, depuis les sit-ins dans le Sud il y a neuf ans, jusqu'aux batailles en cours contre le complexe militaro-industriel-éducatif. Elles ont été emprisonnées, battues

et aspergées de gaz lacrymogène aux côtés de leurs homologues masculins de la lutte sociale. (C'est formidable de voir avec quelle rapidité les policiers, de Selma à Chicago, surmontent leur réticence à frapper les femmes). Elles ont manifesté contre les commissions du Sénat, les faucons du Pentagone, les présidents de leurs propres facs et la Chase Manhattan Bank. Mais une fois revenues dans le giron de la SDS<sup>4</sup>, elles se sont retrouvées à jouer les dactylos et à préparer le café.

---

<sup>4</sup> *Students for a Democratic Society*, organisation étudiante qui fédéra la contestation de gauche entre 1965 et 1969. N.D.T.

« Pour ce qui est de participer aux décisions ou d'être prise au sérieux en réunion, déclarait une théoricienne de la révolution de Berkeley, autant adhérer aux Jeunes Républicains. »

Depuis déjà cinq ans, ce genre de récriminations revient régulièrement dans les réunions du Mouvement, mais les plaignantes se faisaient moucher ou ridiculiser par les hommes (et aussi par quelques traîtresses à la cause). Un jour, leur assurait-on, « la question de la femme » finirait par remonter dans la liste des priorités militantes – telle que définie par les activistes de sexe masculin. En attendant, toujours plus de travail en coulisses, toujours plus de ronéotypeuse, et toujours un rôle

secondaire dans les cellules révolutionnaires et les appartements en communauté. Et, pour être honnête, toujours des réticences à abandonner cette place secondaire et perdre l'approbation des hommes.

Enfin, les femmes se sont mises à « causer » (à discuter, analyser, en jargon révolutionnaire) de leur statut systématique de citoyennes de seconde zone, formant des comités féminins à l'intérieur du Mouvement, de façon tout à fait similaire aux groupes Black Power. Et une fois réunies, elles ont découvert un tas de choses : par exemple, qu'elles partageaient davantage de problèmes avec les femmes d'une autre classe qu'avec les

hommes de la leur ; qu'elles s'appréciaient et se respectaient mutuellement (si les femmes ne veulent pas travailler avec des femmes, de même que les Noirs rejetaient autrefois les autres Noirs, c'est généralement parce qu'elles croient au mythe de leur propre infériorité). Et aussi, comme les militants noirs se sont tués à l'expliquer aux progressistes blancs, que « ce n'est pas en menant les combats des autres qu'on devient radical ».

Lors de la Convention de la SDS de 1967, les femmes tenaient encore des discours intégrationnistes, du genre : « La lutte pour la libération des femmes doit faire partie de notre combat plus global pour la liberté. »

De nombreuses militantes du Mouvement continuent à le faire. Mais les membres de groupes tels que le Southern Student Organizing Committee ou les New York Radical Women (une coalition informelle rassemblant divers groupes militants dont les représentantes se rencontrent une fois par mois) ont commencé à prendre du recul pour se concentrer sur leurs propres problèmes. Elles ne pouvaient pas devenir noires ou risquer la prison en brûlant leur ordre de mobilisation, mais elles pouvaient changer la société par la base, en radicalisant les consciences des femmes (c'est-à-dire en les éveillant à des vérités fondamentales).